

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 40 (1902)
Heft: 3

Artikel: Vieux dictons sur le mois de janvier
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-199180>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 13.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

perquie, oùt c liào bràmanès, et, quand l'èdt oïu que l'étai Gangueliet, sè met à l'ài fèrè:

— Mon pourro ami dè Mordze! dein quin diablo dè pays l'è-tou einfatà?

Adon Gangueliet, que vètot lo drai que l'étai cè tsancro dè Brots et que l'ài criavè cein l'ài repònd:

— Su dein on pays que ne vaut rein por tè dein ti tè casse, kà l'ài sài faut martsì drai!

L. D.

Vieux dictons sur le mois de janvier.

Jour de l'an beau,
Mois d'août chaud.

Belle journée aux Rois (le 6),
L'orge croît sur les toits.

Le 10 janvier, claire journée
Décrote une bonne année.

Poussière en janvier,
Abondance au grenier.

Les beaux jours du mois de janvier
Sont mauvais en février.

Prends gardé au jour de St-Vincent (22)
Car si ce jour tu vois et sens
Que le soleil soit clair et beau,
Nous aurons du vin plus que d'eau.

Sécheresse de janvier,
Richesse au grenier.

St-Julien (le 9) brise la glace,
S'il ne la bris, il l'embrasse.

Le 10 janvier, brouillard,
Mortalité de toute part.

St-Antoine (17), sec et beau,
Remplit cuves et tonneaux.

Janvier d'eau chiche
Fail le paysan riche.

De St-Paul (26) la claire journée
Nous décrote une bonne année.
S'il fait vent, nous aurons la guerre,
S'il neige ou pleut, cherté sur terre.

Année neigeuse,
Année fructueuse.

Passe-temps. — Nous donnerons, dans notre numéro prochain, le résultat des *bouts-rimés* proposés samedi dernier. En attendant, voici un *logogriphe* que veut bien nous envoyer un de nos abonnés:

Logogriphe.

Quel drôle d'animal ? Comment se peut-il faire
Qu'en lui coupant la queue, il devienne sa mère,
Et, par un sort étrange,
En deux moitiés coupé, on mange une moitié,
L'autre moitié nous mange.

Les réponses sont reçues jusqu'au **jeudi, à midi**.

L'« Américain »

— Demandez-vois seulement à l'« Américain », au vieux Philippe, qui est là. Il est allé en Amérique, lui... N'est-ce pas, Philippe, que vous avez passé la gouille ?

— Aloo ! y a beau temps de ça ; c'était en trente-huit.

— Racontez-nous voi ça, Philippe.

— Oh ! bien, y a pas grand chose à raconter.

« Mon père s'était remarié avec la Marianne au maréchal, qui était beaucoup trop jeune pour être ma mère ; elle avait mon âge. Elle voulait tout commander à la maison. Ça pouvait pas aller. On se disputait tous les jours. Et puis, y me semblait que je n'aimais pas la campagne ;... je voulais aller à la ville. Je me suis décidé subito à parti pour l'Amérique, où ce qu'on pouvait amasser du bien en un paire d'années,.... à ce qu'on disait.

» Je n'avais pas encore pipé le mot à mon père de mon idée... Ma foi, quand je lui ai dit la

chose, il n'a sauté en l'air. Y ne voulait pas que je parte. Moi, j'ai tenu bon et un beau jour je me suis embarqué au Havre, pour passer de l'autre côté.

» Le second jour qu'on était sur l'eau, le temps a déjà commencé à s'engripper... C'est qu'on n'y allait pas comme aujourd'hui, à toute vapeur. On a mis trois mois pour arriver à New-York. Je suis resté un mois là, à battre le pavé, sans trouver de l'ouvrage. Je n'avais bientôt plus le sou, quand je rencontre le grand François, de Pampigny, qui était là depuis quinze jours. Y me dit : « Vois-tu, Philippe, y a rien à faire ici ; moi je pars pour l'intérieur ; je vais déchiffrer des terres... Viens avec. »

» Va comme il est dit, je pars aussi pour l'intérieur.

» On est resté là-bas quatre ans, à trimer comme des mercenaires. Mais, ma foi, y fallait toujours se chamailler avec des Peaux-rouges et avec un tas de gens, des blancs, ceux-là, qui étaient enco plus féroces que les sauvages. Et puis on était quasi aussi pauvres qu'en arrivant ; j'avais juste de quoi rentrer au pays. Je dis un jour à François : « Ecoute, François, voilà déjà quatre ans qu'on est par ici, à s'éreinter. Puisque la fortune n'est pas venue, en quatre ans, ça ne viendra pas. Y nous faut retourner en Suisse. »

» Y n'a pas voulu m'écouter. Aussi le pauvre François y a laissé ses cinq pieds et demi, là-bas ; il a été tué par un de ces sauvages blancs.

» Moi, je me suis rembarqué à New-York et, trois semaines après, on était au Havre. Je suis resté quinze jours à Paris, chez mon cousin Abram, et je suis revenu à... Voilà toute l'histoire...

— C'est ça... c'est ça... Aloô, dites-moi, Philippe, comment se fait-il que vous avez mis trois mois pour aller et seulement trois semaines pour revenir.

— Oh ! c'est que voilà,.... pour le retour, n'est-ce pas,.... ça va tout le temps à la descente...

— Ah !... voilà,.... voilà !...

Qui a dit : « *Le superflu, chose très nécessaire* » ? demandions-nous, au nom d'un correspondant, dans notre numéro du 4 courant. Trois personnes ont répondu à cette question: MM. Jacques, ancien pasteur ; E. Kinchester, à Lausanne ; un lecteur de la salle de lecture de Chexbres.

Le mot est de Voltaire ; il se trouve dans une pièce de vers écrite en 1736 et intitulée : *Le Mondain*. Voltaire y défend, dans un spirituel badinage, le droit incontestable de chaque homme aux petites douceurs de l'existence et montre comme quoi le luxe a parfois du bon. Voici le passage en question :

L'or de la terre et les trésors de l'onde,
Leurs habitants et les peuples de l'air,
Tout sert au luxe, aux plaisirs de ce monde.
O le bon temps que ce siècle de fer !
Le superflu, chose très nécessaire,
A réuni l'un et l'autre hémisphère.
Voyez-vous pas ces agiles vaisseaux
Qui du Texel, de Londres, de Bordeaux,
S'en vont chercher, par un heureux échange,
De nouveaux biens, nés aux sources du Gange :
Tandis qu'au loin, vainqueurs des musulmans,
Nos vins de France enivrent les sultans ?

Boutades.

Un brave paysan se laisse choir du « fin-dessus » d'un cerisier et se casse la jambe.

« Alors, Daniet, lui demande le *rhabilleur*, en lui remettant la jambe, à quoi pensiez-vous en tombant ? »

— Oh ! bin, ie peinsavè que se iavé z'na pinta à maiti tsemin, mè sarai bin arretà on momeint po bairè trai décès.

Un pauvre hère — il y en a tant — se promenait mélancoliquement l'autre jour, le ventre vide. Pressé par la faim, il entre dans une pension économique.

— Est-on bien servi, ici ? demande-t-il timidement au patron.

Celui-ci, qui aime à dire le mot drôle et veut montrer qu'il a été à Paris, répond, goguenard : « Oh ! mon brave, ici on est servi au doigt et à l'œil. »

Le client, vivement : « Oh ! à l'œil me suffira... »

Les malades imaginaires sont légion et les médecins fondent sur eux leurs plus sûres espérances. Les malades véritables jouent souvent à la faculté le vilain tour de guérir, en dépit de ses soins ; les malades imaginaires, eux, ne guérissent jamais.

Mais, ces derniers font aussi parfois le désespoir des médecins qu'ils dérangent à toute heure pour des riens.

« Ah ! madame, disait un de nos médecins à l'une de ses clientes, quelle santé il vous faut pour supporter toutes les maladies que vous me dites avoir. »

Le petit Jules vient de perdre son papa.

Sa maman lui fait comprendre qu'il lui faudra désormais être plus sérieux et bien s'encourager à l'école, afin de pouvoir l'aider bientôt à gagner le pain de la famille.

— Oh, oui, maman, je te promets que je serai bien sage et que je t'aiderai à gagner notre pain,.... mais,.... mais, n'est-ce pas, il faudra alors que tout le monde mange la mie ?

— Ah ! bondzo... coumeint va ?

— Pas mau, grand maci.

— Et ta fenna ?

— L'est ein voiadzo.

— Ah ! po sa santé ?

— Na... po la meinna.

LA SEMAINE ARTISTIQUE. — Théâtre. —

Très nombreux spectateurs, jeudi soir, et grand succès. On donnait deux pièces nouvelles pour nous : *Château historique* et *La lune de miel parlementaire*. Ces deux comédies, très amusantes, ont réjoui l'auditoire. Nos artistes les ont fort bien rendues ; beaucoup de finesse, particulièrement dans l'interprétation de la seconde. M. Darcourt sera certainement obligé de répéter la représentation de jeudi, — Demain, dimanche, à 8 h., spectacle extraordinaire : *La Tosca*, de Sardou, et *Le procès Vauradieux*.

KURSAAL. — Tous les jours, à 8 $\frac{1}{2}$ h. (jeudi excepté), *Spectacle-attractions*. Tous les dimanches, à 3 h., *Grande matinée*. — Nouveautés : « Miss Diana », danseuse lumineuse ; « Sœurs Borg », danseuses, chanteuses suédoises ; les « La et Do », deux célébrités du genre Variétés ; « A-Bo-Kou » et son groom, jongleurs amusants. En un mot, série brillante, qu'il ne faut pas manquer.

Le 3^e **Concert d'abonnement** a été donné hier soir, devant une salle comble, comme tous les jours. Les solistes étaient MM. H. Marteau et W. Pahnke. Le 4^e **Concert** aura lieu le 7 février, avec le bienveillant concours d'un chœur de dames. Nous en reparlerons.

Rappelons la **Conférence Brunetière**, lundi soir, à 8 h. On se dispute les places.

La rédaction : J. MONNET et V. FAVRAT.

Papeterie L. MONNET, Lausanne.
3, RUE PÉPINET, 3

Papier à lettre et enveloppes avec en-tête.

Lausanne. — Imprimerie Guillemin-Horwar.